

« L'éducation spécialisée au quotidien »  
collection fondée par Joseph Rouzel et  
dirigée par Daniel Terral

La profession d'éducateur est mal connue. Elle est bien souvent confondue avec les professions de l'enseignement. Ou alors, on la restreint à un type de population : les éducateurs s'occupent des enfants. Mais que sont les éducateurs ? Que font les éducateurs ? C'est devant ce genre de questions que surgit une difficulté : ceux qui y répondent ne sont pas ceux qui exercent le métier. Passé le temps des pionniers, comme Joubrel et Deligny, la profession est devenue presque muette. Les éducateurs n'interviennent pas dans les colloques où l'on évoque les questions cruciales du social : ils n'écrivent pas.

Et pourtant, les éducateurs travaillent, auprès de handicapés, malades mentaux, délinquants, asociaux, toxicomanes, dans des foyers, des institutions, des quartiers, des lieux d'accueil, en milieu ouvert ou en internat... L'éducation spéciale, c'est plus de 40 000 professionnels en France prenant en charge des personnes de tous âges : enfants, adolescents, adultes, vieillards, en grande souffrance, avec pour but commun de les accompagner, les aider, les soutenir dans l'appropriation de leur espace physique, psychique et social.

En donnant la parole aux acteurs de l'éducation spéciale, cette collection répare un grave oubli. Elle propose aux éducateurs, ces orpailleurs du quotidien, de prendre la parole, de dire et d'écrire à leur façon ce qui constitue l'essence de leur travail.

Retrouvez tous les titres parus sur  
[www.editions-eres.com](http://www.editions-eres.com)

# La relation éducative

DU MÊME AUTEUR CHEZ ÉRÈS

*Être adulte éducateur c'est...*

*Cent mots pour être éducateur*

*Moniteur éducateur. Un professionnel du quotidien*  
(en collaboration avec Patrick Perrard)

*De l'engagement en éducation*

DU MÊME AUTEUR CHEZ ESF

*Être éducateur dans une société en crise*

*Éduquer les enfants sans repères*

Philippe Gaberan

# La relation éducative

Un outil professionnel  
pour un projet humaniste

L'ÉDUCATION SPÉCIALISÉE AU QUOTIDIEN

The logo for Éditions érès features a stylized lowercase 'é' with a horizontal line through its middle, followed by the word 'éditions' in a small, vertical font, and the word 'èrès' in a larger, bold, lowercase font.

## Remerciements

Mes remerciements vont à tous ceux qui m'ont aidé à grandir dans mon métier d'éducateur : aux cinq personnages évoqués dans le livre, et aux autres passés sous silence, dont l'accompagnement m'a permis de comprendre le sens de l'existence. Aux collègues, sans lesquels ne serait pas possible la prise de risque liée au corps à corps d'une relation éducative qui dévoile simultanément la différence et la ressemblance à l'autre. Une pensée particulière va vers toi, Frédéric, éducateur, compagnon de route, ami et frère pour finir, qui est parti trop tôt, tué au guidon de ta moto au crépuscule de ce 6 novembre pluvieux. À Daniel Terral dont les relectures patientes ont fini par donner à mes mots et à mes phrases la précision du sens recherché, et qui contribue à faire d'ères cette fertile maison d'édition de sciences humaines. À tous ceux, enfin, que j'affectionne.

Conception de la couverture :  
Anne Hébert

VERSION PDF © ÉDITIONS ÈRES 2012  
ME - ISBN PDF : 978-2-7492-2311-7  
Première édition © Éditions ères 2003  
33, avenue Marcel-Dassault, 31500 Toulouse  
**[www.editions-eres.com](http://www.editions-eres.com)**

Aux termes du Code de la propriété intellectuelle, toute reproduction ou représentation, intégrale ou partielle de la présente publication, faite par quelque procédé que ce soit (reprographie, microfilmage, scannérisation, numérisation...) sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

L'autorisation d'effectuer des reproductions par reprographie doit être obtenue auprès du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC),  
20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris,  
tél. : 01 44 07 47 70 / Fax : 01 46 34 67 19

# Table des matières

Introduction.....	9
DES ORIGINES DU MAL-ÊTRE .....	19
Le nom du père .....	19
Sans père ni repères .....	21
Le secret de la mère morte.....	25
Le père d'ailleurs .....	28
J'ai mal à ma mère .....	30
ACCOMPAGNER LE PASSAGE DU VIVRE À L'EXISTER .....	33
Nul ne demande à naître .....	33
Être en colère .....	37
Mettre des mots sur la colère .....	41
Faire le choix de grandir .....	44
DE LA VALORISATION PAR LE TRAVAIL .....	51
Le besoin de reconnaissance .....	51
La peur de mal faire .....	54
La soumission à l'adulte .....	56
Une façon de se fuir .....	58
La conformation à la norme .....	60
MAINTENIR LE JEU ENTRE L'ÊTRE ET LE PARAÎTRE .....	63
Conserver les espaces de jeu .....	63
Retrouver l'estime de soi .....	68
Se dévoiler au regard d'autrui .....	70
Oser la folie contre le faire-semblant .....	72

DU BESOIN D'ÊTRE AIMÉ .....	77
L'amour heureux.....	77
Adorer n'est pas aimer.....	79
L'amour désincarné .....	81
Aimer à tout prix .....	83
Aimer comme tout le monde .....	86
AIDER À LA CONSTRUCTION DU « JE ».....	89
Les incontournables affects .....	89
L'émergence du professionnel .....	94
Le « je » de l'autre.....	96
L'art de l'étaiyage.....	99
DE L'ARGENT COMME DE LA VIE .....	105
Le poids de la curatelle .....	105
L'argent ne fait pas le temps .....	108
Le prix de la vie.....	109
La dépense à contresens .....	112
Je dépense donc je suis.....	114
SAVOIR RENONCER À L'ILLUSION DE LA TOUTE-PUISSANCE .....	117
L'éducation est la science des limites.....	117
En éducation, échouer n'est pas échouer .....	123
Il n'y a pas d'être inutile .....	130
CONCLUSION .....	137
Repères bibliographiques .....	143

# Introduction

Qu'est-ce que la relation éducative ? Ainsi formulée, la question n'est guère originale. De *La République* de Platon, dont Jean-Jacques Rousseau dit au tout début de *l'Émile* qu'il est le meilleur traité sur l'éducation qui ait jamais été écrit, aux très nombreux ouvrages contemporains sur l'éducation, la question n'a cessé d'être reprise sans que les réponses parviennent pour autant à épuiser le sujet. Et c'est donc tout naturellement que, dans une méthode praxéologique associant expérience de la pratique professionnelle et réflexion sur celle-ci, l'éducation spécialisée se l'approprie à son tour. Toutefois, bien que formulée de façon identique dans le temps, ladite question ne fait plus l'objet du même traitement. D'une affaire de philosophe, elle est communément devenue un objet de technicien ; d'une interrogation sur l'être et sur sa place dans le monde, elle est devenue un questionnement sur l'avoir et le statut de l'individu dans la société. C'est ce glissement, signe d'un renoncement aux utopies de progrès et de liberté, que cet ouvrage cherche à comprendre en faisant l'hypothèse qu'il est de même nature que cet autre glissement qui, en vingt ans, fait passer l'éducation spécialisée de l'engagement au professionnalisme par l'assimilation des valeurs au marché, par la valorisation de l'utile de préférence à l'indispensable, par le retour à la loi du plus fort au détriment de la logique des droits de l'homme. Dans les faits, cela se traduit par un morcellement des savoirs, lui-même reflet du morcellement de la prise en charge, symptôme d'une perte de cohérence. Par ailleurs, une certaine vision de l'efficacité induit un assèchement de la curiosité, un appauvrissement des échanges spéculatifs et un renoncement à la prise de risque. L'assimilation du professionnalisme à l'obtention rapide,

voire immédiate, de résultats supposés définitifs (retour à la norme ou retour à l'ordre) cautionne la perte des valeurs de référence. Enfin, la peur de l'incertitude, génératrice d'une impression de manque, pousse à la recherche de recettes. Ce malaise dans la profession, entretenu par l'aveuglement et la soumission à la commande sociale, conduit les éducateurs à penser qu'ils sont en manque de moyens alors que, en réalité, ils sont en quête de motivations. Des états généraux des éducateurs, organisés à Toulouse en avril 1992 jusqu'à aujourd'hui, dix années de colloques et de journées d'étude animés par le journal *Lien social* confirment l'intuition selon laquelle les éducateurs sont à la recherche moins d'outils que d'une appartenance à un corps professionnel soudé par un projet social et politique. Ce sont moins les techniques éducatives, les savoir-faire professionnels, les initiatives d'équipes ou les dispositifs innovants qui font défaut qu'une réassurance quant au bien-fondé de leur action et la certitude que celle-ci n'est pas conduite pour rien. C'est ce même doute qui, des années 1950 aux années 1980, a mené les éducateurs spécialisés à s'interroger sans cesse sur leur identité. Qu'ils cessent de le faire et le silence sera moins le signe d'une réponse trouvée que celui d'une normalisation acceptée !

Dans les métiers de l'éducation spécialisée, comme ailleurs, la tendance actuelle est à la quête du « comment faire ? » de préférence à l'interrogation sur « pourquoi le faire ? » Dans un monde ayant adopté avec cynisme le principe selon lequel n'importe quelle fin justifie n'importe quel moyen, se poser la question du « pourquoi ? » est désormais considéré comme une perte de temps et donc d'efficacité. Par exemple, se poser la question du « pourquoi être là au monde ? » est déclaré sans intérêt puisque l'être est là. De la sorte, le pragmatisme postmoderne prétend tailler en pièces l'idéalisme des Lumières, tandis qu'une forme de fatalisme induit un désenchantement du monde et ruine des rêves d'avenir. De même, s'engager dans une réflexion métaphysique sur l'existence, à partir du constat que nul ne demande à naître, est jugé comme relevant d'une préoccupation d'un autre temps. La réflexion sur l'être est réduite à une philosophie de l'urgence dont la fonction est de trouver des solutions pratiques aux petits problèmes quotidiens ; la question du sens n'a plus de sens, et elle est renvoyée, de façon péjorative, vers le théâtre de l'absurde. Autant dire, tout de suite, que l'argumentation développée tout au long de cet ouvrage est à contre-courant de cette non-pensée unique. Inspiré par les philosophes humanistes, Maldiney, Canguilhem ou Merleau-Ponty, et inscrit dans la filiation à l'œuvre de Camus, déjà revendiquée dans *Naître à mon frère malade*, l'auteur revient donc à la question du « pourquoi ? » : pourquoi être éducateur ? À quoi cela sert-il ?

Le retour à de telles questions n'est pas superflu. L'homme est ainsi fait qu'il se coule dans les habitudes et qu'il préfère le confort des certitudes aux remises en cause embarrassantes : l'aide aux personnes les plus démunies est-elle un droit fondamental ou un acquis social lié à un certain niveau de développement économique ? Faire le choix de l'une ou de l'autre réponse n'est pas sans effet sur le sens à donner à la relation éducative. En un demi-siècle, le travail social est passé de l'engagement militant à l'agir professionnel. La paix civile s'installant sur les décombres de la Seconde Guerre mondiale et une certaine forme de prospérité revenant, d'autres formes d'exclusion apparaissent progressivement et rendent nécessaires la pérennisation et la professionnalisation de ces intervenants sociaux. La société française contemporaine s'habitue à la présence d'acteurs jouant, sur la scène sociale autant que dans la sphère privée, soit le rôle d'intermédiaires entre des enfants en perte de repères et des adultes ne jouant plus leur rôle, soit le rôle de passeurs du statut d'individu à celui de citoyen. Pour donner un cadre à leurs actions, elle multiplie les systèmes complexes de prise en charge éducative, sanitaire et sociale, élaborés au sein de politiques d'action sociale plus ou moins ambitieuses. L'habitude aidant, le poids des institutions l'emporte sur l'intérêt accordé aux individus pris en charge. Celles-ci finissent par fonctionner pour elles-mêmes et dans l'oubli du projet politique fort ayant été à l'origine de la mise en place de l'éducation spéciale : le droit, pour chaque individu et à l'intérieur d'un même espace social, à la liberté de penser et d'agir en responsabilité, à l'égalité des chances dans le respect des trajectoires de vie propre à chacun et à la fraternité qui permet la ressemblance des êtres en dépit de leurs différences. « Liberté, égalité, fraternité » n'est pas une devise devenue surannée mais l'énoncé de valeurs, historiquement marquées, qui servent de repères à la fois à la construction d'un espace démocratique et à l'avènement d'un être apte à déterminer par lui-même le sens de sa présence au monde. Aussi, lorsque aux élans de solidarité des Trente Glorieuses succède le culte de l'individualisme des Vingt Piteuses, lorsque les valeurs évoquées ci-dessus sont noyées dans des discours convenus, que les mots valent plus que les actes et que les consciences se repaissent aisément d'un retour de la charité mise en spectacle, ne semble-t-il pas inutile de rappeler que le souci du développement de l'être est au cœur de la relation éducative autant et sinon plus que le souci de l'ordre social ? Cette affirmation, convenons-en, fait débat puisqu'elle oppose deux visions de l'homme et de sa place dans la société. Au tout début de *l'Émile*, Jean-Jacques Rousseau prévient qu'à défaut de pouvoir forger un homme, l'éducation doit se contenter de former un citoyen ; il délimite ainsi le champ de l'éducation normale. À la différence, lorsque le doc-

teur Jean-Marie Gaspard Itard fait le choix de réinstaller dans son humanité Victor, l'enfant sauvage de l'Aveyron, il fonde l'éducation spécialisée en même temps qu'il assigne à celle-ci le devoir de ne jamais renoncer à l'utopie de lier l'éducation de l'homme et celle du citoyen. La relation éducative est à la fois un enjeu de société et un pari sur l'homme ; c'est cette double perspective que cet ouvrage prend le parti de redessiner.

Il y a, semble-t-il, d'autant plus d'urgence à le faire qu'un arrêt de la Cour de cassation, rendu en France le 17 novembre 2000, a pu entériner, provisoirement du moins, le fait que « naître handicapé peut être considéré comme un préjudice ». Ce jugement accorde à toute personne née avec un handicap le droit de porter plainte contre ceux qui, en toute connaissance de cause, l'ont laissé naître avec ce handicap alors qu'ils avaient à leur disposition les moyens techniques pour l'éviter. Heureusement, le poids de ce jugement est aujourd'hui effacé par un texte ayant force de loi, voté par l'Assemblée nationale, précisant que nul ne peut se prévaloir d'un préjudice du seul fait d'être né. Toutefois, en ayant cédé à la tentation de reconnaître un « droit à ne pas naître », ce *XXI<sup>e</sup>* siècle naissant parvenait à faire endosser le poids de son handicap à la personne née différente, et à elle seule, en même temps qu'il dédouanait, au besoin par une réparation pécuniaire, la collectivité de son devoir d'éducation à l'égard des plus faibles. L'opinion publique s'est aussitôt émue des éventuelles conséquences eugénistes contenues dans ce qu'il est désormais convenu d'appeler « l'arrêt Peruche » ; en revanche, très peu d'experts et de professionnels de l'éducation spécialisée se sont sentis interpellés par la remise en cause du droit à l'éducation contenue dans ce jugement. Un tel silence est fortement inquiétant, et pourtant il n'est guère surprenant. Dans un monde où domine la seule loi du paraître, il n'est plus guère d'individus, y compris chez les éducateurs spécialisés, pour vouloir s'attacher à l'être ; dans les institutions, travailler à l'épanouissement des personnes devient une préoccupation secondaire, voire suspecte. Toutefois, si d'aucuns résistent à ce dévoiement de l'action sociale, ceux qui s'y abandonnent ne font que répondre à ce qu'exige d'eux un certain environnement social. De fait, l'arrêt de la Cour de cassation confortait une certaine tradition républicaine qui, de Platon à Rousseau, assimile la différence des paraître à l'inutilité des êtres. Dès lors que l'individu paraît différent, il ne peut plus être un citoyen comme les autres et son développement ou son inscription dans l'espace social ne relève pas de l'éducation mais de la charité. Le pire provient de ce que cette décision de justice s'inscrit dans une logique de rationalisation de l'action sociale et d'une professionnalisation des métiers à laquelle nous avons largement contribué, nous, éducateurs de ma génération.

Au commencement, nous voulions rompre avec cette image de marginaux qui nous collait à la peau. Dans la fin des années 1980, et alors que je débute dans ce métier d'éducateur, les professionnels de l'éducation spécialisée affirment majoritairement n'avoir de compte à rendre à personne. Au nom de la confidentialité de leur engagement, ils revendiquent haut et fort le droit de ne rien dire de ce qui se trame entre eux et les personnes prises en charge. Face à tous ceux qui interrogent leur pratique, ils se posent en spécialistes de la relation éducative et disent travailler avec leurs « tripes ». La métaphore est censée suffire à elle-même, et elle n'incite guère les éducateurs à pousser plus avant l'effort sur la conceptualisation de leur pratique. En désaccord avec ce parti pris minimaliste, j'ai fait partie de ceux qui ont voulu changer tout cela. Nous avons cherché à développer la réflexion sur notre métier d'éducateur pour montrer que, si la relation éducative constitue bel et bien l'essentiel de notre action au quotidien, elle mobilise des savoir-faire et des outils spécifiques. Chemin faisant, nous avons lutté contre le préjugé commun selon lequel n'importe qui peut être éducateur. Nous avons multiplié les points de vue sur le rôle de l'action sociale et sur son impact politique et économique afin de modifier l'image d'irresponsable qui colle à la peau des éducateurs. De la sorte, nous avons accompagné la professionnalisation de l'éducation spécialisée et nous l'avons assumée. Reste que, aujourd'hui, le bilan se révèle quelque peu mitigé.

La revendication d'une certaine légitimité sociale s'est peu à peu retournée contre nous. En effet, la transformation des pratiques s'est faite comme si le gain de professionnalisme devait entraîner une perte de l'engagement éthique. C'est ainsi vrai pour le souci de la personne prise en charge, qui devrait être au point de départ de toute relation éducative mais qui semble être devenu une valeur si peu soutenue par les pratiques professionnelles qu'il faille, en France, un article de la loi de janvier 2002, rénovant la loi du 3 juin 1975 sur les institutions sociales, pour en rappeler le caractère incontournable. Désormais, c'est le droit qui rappelle à l'éducateur son devoir. Le respect des droits de la personne n'est plus le moteur de l'engagement dans la profession mais une norme inscrite dans des chartes de déontologie et recherchée à travers la mise en place de procédures de qualité ; et ce qui, à l'origine, devait être une posture est devenu depuis une imposture. Gagnés par l'usure ou venus au métier par nécessité au plus fort de la crise du chômage, trop d'éducateurs d'aujourd'hui ne font plus forcément de l'humanisme l'axe vertébral de leur engagement professionnel. Toutefois, ils ne cèdent pas sur les valeurs de l'action sociale seuls et de leur propre chef. Ils sont encouragés dans cette voie par les uns et les autres : des centres de formation heureux de purger à bon

compte la relation éducative de sa dimension affective, aux théoriciens du management soucieux de rentabilité, en passant par l'opportunisme des tutelles avides de transformer un « peut mieux faire » en un « peut faire plus avec moins ». Tous, tour à tour ou de façon conjointe, trouvent un intérêt particulier à faire de l'éducateur un pur technicien de la relation et un agent de l'ordre social. En vingt ans, l'action sociale est passée d'un discours que d'aucuns qualifient de « poisseux » à un vocabulaire très hygiénique et fonctionnel. En fait, tout le travail de rationalisation des pratiques, que, rappelons-le, nous avons souhaité, a fini par se retourner contre la relation éducative et contre ce qui fait le sens du métier d'éducateur. De façon indirecte mais précise, l'arrêt Perruche pose la question de savoir ce que nous avons fait de nos vingt ans, allusion à la fois à l'âge de nos débuts et aux vingt dernières années de la profession d'éducateur.

Aussi, et même si, dépassant volontairement toute posture nostalgique, nous admettons que dans l'évolution de la vie « rien ne peut jamais être comme avant », cet ouvrage veut-il encore prendre le temps de questionner ce qui fait le sens du métier d'éducateur. Pour cela, il soutient l'hypothèse que la relation éducative n'est pas un processus de réparation ou de normalisation de l'individu mais qu'elle est un temps et un espace, à la fois instables et sécurisés, au sein desquels une personne requise pour ses compétences en aide une autre à passer du vivre à l'exister. C'est-à-dire à passer d'une manière d'être là au monde sans que la personne concernée l'ait ni voulu ni accepté, et sans qu'elle ait les moyens de faire autrement que de subir les événements et le temps qui passe, à une manière d'être au monde par laquelle elle apprend d'abord à s'accepter telle qu'elle est afin d'advenir à ce qu'elle veut être, au lieu de se conformer à ce que d'autres, les parents, les institutions ou la société, voudraient qu'elle soit. Au cours de ce processus, la personne apprend à faire ses propres choix au regard de ses capacités, et à devenir pleinement actrice de sa vie. C'est dans ce difficile travail, qui consiste à aider la personne à se libérer de ce qu'elle n'est pas pour assumer pleinement ce qu'elle est, que les équipes éducatives mettent en œuvre ce qu'elles appellent couramment, sans toujours le définir, l'aide à l'autonomie de la personne. Ainsi, faire advenir le « je » du sujet par le passage du vivre à l'exister est l'enjeu fondamental de la relation éducative. Cette hypothèse est le fruit de plus de vingt années d'expérience d'éducateur spécialisé dont les quelques instantanés de la vie de cinq jeunes adultes en difficulté d'insertion sociale rapportés dans cet ouvrage sont un reflet. Les récits de vie vont suffisamment dans l'intime pour ne pas réduire des existences à de banales études de cas, et la forme narrative utilisée emprunte à cette longue tradition littéraire propre au champ de l'éducation qui fait de

la relation éducative un moment d'émotion unique. Toutefois, si le texte prend le parti de ne jamais masquer les affects, il prend garde aussi à ne jamais tomber dans la fiction. Tournant le dos à *l'Émile*, le roman de Jean-Jacques Rousseau, et fuyant toute forme d'idéalisme qui sape par trop souvent les fondements du discours sur l'éducation, il adopte résolument les formes de l'existentialisme.

Seul l'ancrage dans la réalité rend possible l'émergence d'une science de l'éducation. Les personnes sont présentées dans leur histoire et dans leur quotidien, avec leurs handicaps et leurs avantages. Les chapitres consacrés aux histoires de vie montrent et tentent d'expliquer pourquoi cinq personnes peinent à entrer dans leur vie, comment elles s'approprient le discours normatif qui leur fait face, comment elles s'y conforment de façon à dire « oui » avec les mots et souvent « non » par des passages à l'acte violents. Ces cinq histoires de vie sont des exemples parmi tant d'autres qui illustrent comment une personne peut user de toutes les ruses de la survie afin de masquer sa difficulté à prendre pied dans son existence. Que ce soit au sein de la famille, élastique et recomposée, au sein de l'école, républicaine et élitiste, ou au sein de la cité, libérale et policée, de plus en plus d'individus errent sans aides ni repères pour prendre corps dans une vie qui leur a été donnée sans qu'ils l'aient demandée, et ne parviennent pas à devenir les acteurs de leur existence parce que, justement, le sens de leur être-là au monde leur échappe. « Pourquoi suis-je là ? » ou « Pourquoi m'avez-vous fait naître ? » sont des appels à exister qui, faute de trouver des réponses, se transforment en cris de haine contre les autres ou contre soi-même. Aussi, des rencontres contées tout au long de l'ouvrage surgissent quelques intuitions qui finissent par s'imposer comme trois postulats : nul ne demande à naître, il ne suffit pas de naître pour être, l'être ne se fabrique pas. Ce sont là autant de vérités qui ouvrent la voie à une possible science de l'éducation dès lors que celle-ci se donne pour objet de réfléchir à la difficulté propre à chaque être de construire un sens à sa vie à partir des matériaux mis à sa portée. Bien sûr, cette réflexion est forcément subjective puisque l'éducateur y est partie prenante, en dépit du recours à cette forme de distanciation apprise en cours de formation par les exercices d'analyse de la pratique. Toutefois, les références théoriques empruntées au champ de la philosophie existentielle résonnent parfaitement avec une expérience dont elles confirment plus qu'elles n'infirmement les enseignements. Elles parlent de cette confusion des temps où l'avenir n'existe pas parce que le présent est toujours ramené au passé. Par elles, le verbe échouer fait moins référence à l'échec des individus qu'au fait de se retrouver par hasard en un lieu que ces derniers n'ont pas choisi. Elles aident à comprendre pourquoi la volonté individuelle

ne suffit pas pour permettre à un être de prendre pied dans sa vie et pour passer du vivre à l'exister. Elles mènent à la recherche d'une autre définition du verbe éduquer.

Éduquer ne signifie plus seulement « conduire vers », comme le laisse entendre l'étymologie du mot, en supposant, par ailleurs, que l'éducateur soit le seul qui sache où il faille aller et que, par le biais d'un acte dénué de tout engagement, il se contente d'emmener l'éduqué à son point d'arrivée. Cet ouvrage trouve son sens à dire que l'éducateur n'est pas extérieur à la tâche qu'il accomplit. Il est ni chauffeur de taxi ni conducteur de bestiaux. Il est ni un passeur ni un berger. Il est un compagnon de route qui, en s'engageant dans la même aventure que la personne, enfant ou adulte, dont il a la charge, va partager les mêmes joies et les mêmes peines, va rencontrer les mêmes difficultés et les mêmes victoires, va découvrir en même temps qu'il les élabore les stratégies de réussite, et va s'apercevoir lui, tel qu'il est réellement au fond de lui-même, en même temps qu'il découvre cet autre qu'il a accompagné. C'est là, me semble-t-il, le vrai sens de ce cheminement induit par l'étymologie du mot « éduquer » qui renvoie autant au partage de liens construits dans le vivre-ensemble qu'à l'exercice d'une technicité qui consiste à emmener un individu à la place où il a projeté d'être. Je veux proposer une définition par laquelle la relation éducative est un processus de transformation qui ne soit ni une thérapie ni une action d'assimilation. Il ne s'agit ni de guérir ni de « normoser ». Il s'agit d'aider à l'appropriation de soi par soi. La relation éducative est cet espace-temps privilégié au sein duquel la différence cesse d'être une fatalité et un facteur d'exclusion pour devenir ce qui permet à un être de dire « je ». Par conséquent, la relation éducative est ce par quoi deux individus se grandissent en éprouvant simultanément la question du « pourquoi être là au monde ? »

Cet ouvrage s'adresse donc à tous ceux qui ont fait le choix d'investir le métier d'éducateur, quel que soit le cadre d'où ils tirent leur autorité et dans lequel ils l'exercent. Parents, enseignants, éducateurs, nous accomplissons un seul et même devoir d'adulte. Celui-ci exige d'accepter l'enfant, l'élève, la personne telle qu'elle est et non pas telle que nous, éducateurs, souhaiterions qu'elle soit. Être adulte, c'est renoncer aux illusions d'un paradis perdu et d'un être idéal pour accepter la réalité et les individus tels qu'ils sont. Dans cette renonciation réside alors l'in vraisemblable pari de l'éducateur qui, en s'engageant, fait la promesse d'emmener la personne vers l'accomplissement de ce qu'elle est et pas seulement de ce qu'elle paraît, et qui, dès le départ, sait qu'il peut manquer à la promesse faite. De l'abbé de Condillac, philosophe et pédagogue des Lumières, nous avons appris que l'éducation est la science des limites. Nul éducateur ne peut pré-

dire l'influence de son art sur la personne confiée, et encore moins le devenir de celle-ci à partir du seul travail éducatif accompli. Contrairement à ce qui est trop souvent affirmé, l'humanisme et le rationalisme, qui guident ensemble l'esprit scientifique des Lumières et qui sont au cœur de l'idéologie, ne sont pas synonymes de toute-puissance. Le matérialisme pédagogique que nous revendiquons à travers la posture de l'éducateur est volonté de transformation de l'être sans être pour autant désir de fabrication d'un homme. De ce matérialisme naît l'idée selon laquelle « échouer n'est pas échouer » dès lors que l'échouage n'est pas synonyme d'échec et que la valeur de l'objectif atteint se mesure à l'aune du sens à être là au monde et non pas d'une supposée élite sociale. Il n'est donc pas de relation éducative, telle qu'elle est présentée dans cet ouvrage, sans l'émanation d'un savoir-faire professionnel mis au service d'un projet humaniste. Le but de la relation éducative n'est pas dans la conformation d'un individu à une norme mais dans le maintien de celui-ci dans l'existence. « Car, dit Maldiney, il arrive que le regard que nous portons sur l'homme malade soit accommodé si fixement sur la maladie que nous cessons de voir l'homme et ne comprenons plus alors ce qu'est *sa* maladie. »



## Des origines du mal-être

Les êtres dont il est question ici sont des personnes parvenues à l'âge adulte mais qui, faute d'avoir pu bénéficier des repères nécessaires pour grandir, n'ont pas pu ou n'ont pas su construire leur identité. Dès lors, leur inadaptation au monde est aussi, et peut-être surtout, dans le manque de réponse au « pourquoi être là ? »

### LE NOM DU PÈRE

Dans chacun de ses actes et chacune de ses attitudes, Jean ne donne à voir que l'insupportable de lui-même, à savoir le délinquant de banlieue qu'il n'est pas. Pouce levé et index dressé en forme de revolver pointé sur l'autre, le buste porté en avant et le menton levé haut pour provoquer mais le regard fuyant son interlocuteur, c'est ainsi qu'il interpelle l'éducateur. Il parle de banque à braquer, de flic à tuer, de prison ou d'hôpital psychiatrique comme étant les seuls lieux où il pense devoir finir sa vie. Sa rencontre avec l'éducateur est faite de mimiques et de provocations calquées sur les poses prises devant les médias par les supposés petits délinquants des cités. La mère de Jean habite l'une d'entre elles, située à l'est de Lyon et réputée pour ses rodéos et ses mini-émeutes contre les forces de l'ordre. Si je lui dis d'arrêter son « jeu » et de cesser de faire le « gamin », et le terme est bien malheureusement impropre, je provoque un brutal retour à la réalité. Il baisse les yeux, se sent fautif et demande pardon. Son acte de contrition le ramène à la norme en même temps qu'il casse son « je » de communication. Dans les premières phases du face-à-face éducatif, Jean n'a pratiquement aucune possibilité d'aborder l'éducateur autrement

que par la mise en scène d'un personnage qui ne lui correspond en rien. Il compose sa vie d'une succession de rôles, du voyou à l'enfant soumis, parce qu'il n'a pas d'autre choix que de faire semblant de vivre. Né d'un père de passage, il a été tenu dans le secret de sa naissance... jusqu'à ce que celui-ci explose, brutalement !

Lors de l'admission, la mère de Jean exige des professionnels présents que soit maintenu le « secret » autour de l'origine de sa naissance. La demande est lourde de conséquences mais les éducateurs savent qu'ils ne peuvent rien dire sans l'adhésion de la mère. Ils s'engagent donc au silence, même si dans le temps qui s'écoule l'équipe ne manque pas d'interroger chaque fois que possible les gens qui l'ont connu. Ce travail, qu'elle mène pour elle-même, permet de ne pas enterrer le secret et de ne pas courir le risque d'endosser le déni de la vérité et de pervertir l'acte éducatif. Deux ans après son admission, Jean change de service et d'équipe éducative, tout en restant au sein du même établissement. Il passe d'un petit foyer à structure d'internat à un appartement de vie intégré en milieu normal, sans que transite d'une équipe vers l'autre la promesse faite à la mère et la nécessité de préserver le secret. C'est là où mes collègues et moi-même commençons à travailler avec lui dans une relation mêlée à la fois de confiance et de ce chaos provocateur évoqué ci-dessus. Un jour, Jean a besoin d'un extrait de naissance pour le renouvellement d'une pièce administrative et il fait seul la démarche d'aller le chercher. Il sait lire et il prend donc seul connaissance de la formule d'usage faisant mention de l'absence de reconnaissance du père. Impossible d'oublier le ton sur lequel il dit, en me tendant le document, qu'ils ont dû se tromper aux services de l'état civil. Je tente délicatement de lui faire comprendre qu'il y a peu de probabilité pour que ce soit le cas. Son visage se ferme. Je lui explique que personne ne s'est trompé et que s'il n'y a pas de mention de père cela veut dire que personne ne l'a « reconnu » à la naissance. Il balaie mes propos et me parle alors de ce père qui l'a élevé. Je lui donne raison sur le fait que son véritable père est bien celui qui a fait preuve d'amour à l'égard de lui-même et de sa mère mais que ce père-là n'est pas son géniteur. Jean « résiste » à l'information. Puis, soudain, son visage passe de l'ombre à la lumière. Il me dit comprendre. Il dit connaître cette histoire mais qu'elle concerne son frère, que son père de cœur est véritablement son père à lui mais qu'il n'est pas celui de son frère et c'est la raison pour laquelle il ne faut rien inscrire sur l'acte de naissance. Ainsi, le secret concernerait l'autre, son double et son frère, mais pas lui. Il est normal que Jean résiste à l'information. D'autant plus que c'est moins la vérité concernant le père qui fait obstacle à l'assimilation de l'information que l'interrogation sur les raisons qui ont poussé la mère à ne jamais lui dire la vérité.

Cette « dissimulation », vécue par Jean comme une trahison, est augmentée d'autres non-dits tout autour de sa naissance. Ceux-ci reviennent à la surface en même temps que cède ce premier secret.

De ce bien-fondé de la résistance, Philippe Meirieu parle de façon extrêmement précise pour décrire le phénomène et en avertir l'éducateur : « [...] il peut apparaître précisément comme l'archétype du "discours pédagogique", en ce qu'il place au centre de son propos la résistance de l'enfant et de l'adolescent à la volonté de l'éducateur et le travail de l'éducateur sur cette résistance. » Et Philippe Meirieu ajoute un peu plus loin : « Peut-être sommes-nous là, assez étrangement, dans ce que l'on pourrait nommer un "moment pédagogique", le moment pédagogique par excellence. Cet instant où le maître, sans rien renier de son projet de transmettre, découvre que l'élève, en face de lui, échappe à son pouvoir... » (P. Meirieu, 1995, p. 55). Il en va de même avec Jean, lequel n'est pas dupe d'un secret dont il savait au moins l'existence avant d'en connaître la teneur. Et celle-ci désormais dévoilée, il ne va pas laisser l'éducateur décider à sa place où est la vérité : dans le mensonge entretenu jusqu'à présent ou la révélation faite dans l'instant. Transférer sur son frère, sur son demi-frère, la trame de sa propre histoire est un mécanisme de défense qui lui permet de faire face le temps d'un travail avec l'équipe. Des paroles et des signes perçus tout au long de l'enfance vont désormais pouvoir prendre tout leur sens et lui permettre, peut-être, de grandir. Son présent n'est plus happé par le passé.

#### SANS PÈRE NI REPÈRES

« Faut-il admettre Luc dans le service ? » La question est posée, telle quelle, en réunion d'équipe, pour statuer sur l'admission de ce jeune homme dont la lecture du dossier révèle assez rapidement l'image d'une personne d'une vingtaine d'années n'ayant ni intégré le sens de l'interdit ni construit un quelconque repère à la loi. L'équipe ne se pose pas la question de savoir s'il faut, ou non, tenir compte de ce qui est inscrit dans le dossier. Celui-ci est là, devant elle, sur la table ; et chacun des membres qui la compose l'a lu ! Car, si immanquablement il y a une part de subjectivité dans les analyses qu'il contient, le dossier a néanmoins été constitué par des professionnels qui ont pleinement rempli leur rôle en gardant vivante l'histoire de vie de Luc. De fait, la relation éducative n'est plus seulement une succession d'instantanés techniques par lequel un individu en conforme un autre, mais la trame par laquelle se tisse l'existence d'un être et dans laquelle s'emmêle celle de l'éducateur. Sur son lit de mort, Kundal, qui est la figure de l'éducateur dans la bande dessinée de Loisel, dit : « ... Écoute. Je